

JUILLET-AOUT

*Courtes réflexions pour chacun des jours
des deux mois de vacances.*

Résolution générale : **Eviter le péché.**

1er JOUR — Il n'y a qu'une seule chose qui soit véritablement à craindre, c'est le péché : cette maxime est comme l'abrégé de toute la religion.

S. Jean Chrysostome.

2e JOUR. En commettant le péché, nous faisons comme un homme qui voudrait se précipiter dans un brasier. Nous nous jetons nous-mêmes en enfer.

Le vén. Curé d'Ars.

3e JOUR — Un enfant qui a eu le malheur de tomber dans un péché mortel doit, le plus tôt possible, sortir de cet état, se débarrasser de cette hideuse souillure.

Mgr de Ségur.

4e JOUR. — On a vu, mes enfants, des serviteurs de Dieu mourir et être damné; après un seul péché mortel : c'est ce qui doit nous porter à opérer notre salut avec crainte et tremblement.

M. Allemand.

5e JOUR. — Tout homme qui commet un péché, pour ainsi dire, fait un marché avec le démon : il lui accorde son âme pour un misérable plaisir d'un instant.

S. Augustin.

6e JOUR. Pourquoi, dit Jésus-Christ, m'avez-vous crucifié une seconde fois par vos péchés ?

Hildebert.

7e JOUR. — Le pécheur est un homicide. Et de qui ? de lui-même.

Tertullien.

8e JOUR. — Les péchés mortels sont les maladies de l'âme, maladies bien plus redoutables que celles du corps ; car qu'est-ce que la vie du corps comparée à la vie de l'âme ?

Mgr de Ségur

9e JOUR. — De même qu'une seule gelée suffit pour flétrir toutes les fleurs du printemps, ainsi un seul péché mortel suffit pour gâter toutes nos bonnes œuvres.

10e JOUR. — Le pécheur, pour offenser Dieu, emploie contre Dieu même les biens qu'il en a reçus : son esprit, son cœur, ses yeux, l'air qu'il respire, la lumière qui l'éclaire

P. d'Orléans.

11e JOUR — Le monde regarde le péché comme un jeu. Ah ! quel jeu que celui où l'on perd le ciel, où l'on gagne l'enfer, et où l'on s'engage dans l'abîme de tous les maux !

Tiberge.

12e JOUR. — Chaque fois qu'on tombe à terre, mon enfant, on se relève : c'est ce qu'il faut faire chaque fois qu'on a le malheur de pécher.

Mgr de Ségur.

13^e JOUR.—Le jeune Berchmans combattait avec courage ses défauts les plus légers et pleurait avec amertume les moindres fautes. *Carron.*

14^e JOUR.—Mes enfants, soyez toujours gais et contents ; point de scrupules, point de mélancolie, je n'en veux pas : il suffit que vous n'offensiez pas le bon Dieu.
S. Philippe de Néri.

15^e JOUR.—Ce que Marie a fait pour Dieu est inestimable : aussi la récompense qu'elle en a reçue est incompréhensible. *S. Idéphonse.*

16^e JOUR.—Il vaut mieux s'exposer à tout, même à la mort, que de commettre un péché véniel.
S. Thomas d'Aquin.

17^e JOUR.—Ne méprisez pas les petites fautes dans lesquelles vous tombez tous les jours, car ce sont les gouttes d'eau qui font les grands fleuves
S. Augustin.

18^e JOUR.—Si nous commettons les petites fautes avec négligence, bienfôt nous en commettrons de grandes.
S. Grégoire.

19^e JOUR.—C'est une nécessité absolue que tout péché, grand ou petit, soit puni, ou par la pénitence de l'homme ou par la vengeance de Dieu.
S. Augustin.

20^e JOUR.—L'habitude du péché véniel produit la tiédeur et conduit au péché mortel.
Myr de Ségur.

21^e JOUR.—Quand vous vous trouvez dans l'occasion de pécher, fuyez si vous voulez vaincre.
S. Augustin.

22^e JOUR.—Celui qui se tient près d'un serpent ne tarde pas à en être piqué, et celui qui s'approche de ceux qui le met en danger de pécher tombe dans le péché.
Tertullien.

23^e JOUR.—Quand on tient de mauvais discours, tâchez de les empêcher ; sinon esquiviez-vous.
M. All mand.

24^e JOUR.—Si vous voulez vivre dans l'éloignement du péché, fuyez comme la peste les mauvaises compagnies.
S. Phil. de N.

25^e JOUR.—Voyez, mes enfants, une personne en état de péché : elle est toujours triste ; elle a beau faire, elle est ennuyée, dégoûtée de tout.
Le vén. Curé d'Ars.

26^e JOUR.—Un des principaux remèdes du péché, c'est le souvenir de la mort.
(Doctr. spirit)

27^e JOUR.—C'est avec beaucoup de peine qu'on triomphe d'une habitude contractée pendant la jeunesse.
S. Jérôme.

28^e JOUR.—Quand on s'est accoutumé à quelque péché, l'habitude fait qu'on n'en tient pas compte ; aussi rien n'est plus funeste que la mauvaise habitude.
S. Augustin.

29^e JOUR.—Aurez-vous jamais le courage
De faire ce que Dieu défend ?
Voudrez-vous, dans votre jeune âge,
Lui prodiguer un tel outrage ?
Oh ! dites que non, cher enfant !

30^e JOUR. Quel bonheur que de pouvoir se rendre ce doux témoignage
dans le secret de son cœur : " Je suis où je dois être, et je fais ce que je
dois faire ! " (Feuilles d'or.)

31^e JOUR. Chrétiens, ne désespérons pas
Quand la tentation redouble,
Mais redoublons plutôt de ferveur dans ce trouble ;
Offrons à Dieu tous nos combats. Corneille.



LES VACANCES.

En réunissant les numéros de Juillet et d'Août, nous espérons obvier à l'inconvénient qu'il y aurait d'adresser le *Bulletin* à un trop grand nombre de destinations nouvelles, pendant le temps des vacances.

A tous nos *abonnés* et à toutes nos *abonnées*, bon et heureux séjour à la campagne, au milieu de parents chéris et d'amis tout dévoués : donc, *bonnes vacances* !

Nous espérons aussi que nos zélateurs et zélatrices profiteront des occasions qui se présenteront certainement pour parler du petit *Bulletin* à tant de personnes qui ne le connaissent pas, et que nous aurons une *riche moisson de nouveaux abonnés* à servir au mois de Septembre.

AVIS.

Lorsqu'une personne change d'adresse, elle doit envoyer *trois centins* pour les frais qu'exige le remaniement des listes.



LA SAINTE FAMILLE.

EN VACANCES.

On lit dans la biographie d'Adèle des Essarts les lignes suivantes, tracées à la suite de son Règlement des vacances : " Je m'efforcerai de conserver habituellement le souvenir de la présence de Dieu, et je renouvellerai souvent mes élévations de cœur vers le ciel. Lorsqu'il viendra à la maison des visites, je veillerai à ne laisser échapper aucune parole ni aucun geste qui fasse de la peine à qui que ce soit ; si les personnes qui viennent m'ennuient, me gênent ou me dérangent, j'aurai soin de ne pas le laisser apercevoir. Avec les membres de ma famille surtout, je serai prévenante, douce et aimable, devinant leurs moindres désirs, me montrant empressée à accomplir tout ce qu'il voudront de moi. Et je tâcherai de faire ces choses si gaiement qu'ils ne puissent s'imaginer que je m'impose pour eux aucun sacrifice. "

Marie Auverger avait coutume de proposer les promenades à la campagne, lorsque ses parentes voulaient lui procurer quelque partie de plaisir pendant les vacances. " Dans les rues, disait-elle, on voit trop de monde, et on s'ennuie si vite ! " Mais elle ne donnait le change à personne en alléguant cette raison. La pieuse enfant avait aussi le talent de sanctifier les réunions de ses jeunes amies. " Imposons-nous une tâche, leur disait-elle agréablement, et celle de nous qui l'aura remplie la dernière dira son chapelet pour la délivrance des âmes du purgatoire... "

Une autre jeune fille se donna la mission, pendant les vacances, d'apprendre le catéchisme à un pauvre petit enfant perclus qui ne pouvait sortir de chez lui. Elle s'employa avec tant de zèle que l'enfant put faire sa première communion à l'époque de la rentrée des classes. Il mourut peu de temps après et devint sans doute auprès de Dieu le protecteur de sa bienfaitrice.

PRIÈRE

QU'ON POURRA RÉCITER TRÈS UTILEMENT CHAQUE
MATIN PENDANT LES VACANCES.

O mon Dieu, tous les jours de ma vie sont à vous ; en quelque lieu que je me trouve, je suis sous vos yeux ; partout vous êtes ma fin dernière ; partout vous êtes mon Père, mon Seigneur et mon Dieu. O vous, qui avez si souvent reçu mes serments, ne souffrez pas que j'aie le malheur de vous abandonner en ces jours pendant lesquels ma fidélité est mise à l'épreuve. Quel malheur, si, esclave du monde, du respect humain ou de la sensualité, je venais à perdre votre amitié et à contrister le cœur de la sainte Vierge, ma bonne et tendre Mère ! Quelle folie, si j'allais empoisonner toutes les joies de mes vacances, en laissant entrer dans mon cœur le péché mortel et avec lui le trouble et les remords ! Daignez donc, je vous en conjure, protéger contre les attaques du démon ma fragile vertu ; daignez me préserver de toute chute ; et je ne cesserai de vous bénir d'un si grand bienfait.

SAINT FRANÇOIS ET LES ALOUETTES.

Parmi les innocentes bêtes
Qu'il avait en douce pitié,
François portait aux alouettes
Une singulière amitié.

Il aimait leur couleur de cendre
Qui lui rappelait le tombeau,
Et que lui-même voulut prendre
Pour sa tunique et son manteau.

Les voyant d'une aile légère
S'élever en chantant gaïment,
Quand elles avaient sur la terre
Trouvé quelques grains seulement ;

“ O créatures innocentes,
Par votre vol et vos chansons
Vous nous donnez, quoiqu'ignorantes,
Disait-il, de grandes leçons !

“ Nous devrions, suivant vos traces,
Savoir nous contenter de peu,
Et par nos actions de grâces
En tout temps rendre gloire à Dieu.

“ Nous devrions, vers la lumière
Tendant d'un essor immortel,
Comme vous, mépriser la terre,
Comme vous, aspirer au ciel ! ”

LA SINCÉRITÉ.

Deux jeunes filles, en jouant, renversèrent la pendule qui ornait le salon de leur père. Honteuses de leur maladresse, elles se regardèrent prêtes à pleurer. La plus jeune des enfants dit à l'autre : Personne ne nous a vues, disons que c'est le chat qui a cassé la pendule.—Non, reprit l'aînée ; il vaut mieux être punies que de dire un mensonge.—Pourquoi ? reprit la petite Pauline.—Parce que le mensonge est une chose vile, une offense envers Dieu, et les menteurs ne sont crus de personne. Allons ensemble raconter notre maladresse à maman ! Les deux sœurs coururent aussitôt ; elles s'attendaient à être grondées, mais leur franchise avait touché la mère qui leur pardonna, et les enfants retournèrent à leurs jeux. Elles s'embrassèrent toutes deux et se promirent de ne jamais mentir.

—Charles, pourquoi es-tu si petit ?

—Parce que Dieu le veut !

LA CONFSSION.

—“ Savez-vous pourquoi vous n'êtes pas de bons chrétiens ? disait un converti à des jeunes gens. Vous voulez jouir de la vie, vous voulez de l'or, du plaisir, de la gloire ! Eh bien ! croyez-moi, j'ai eu tout cela et j'ai toujours été malheureux. J'ai commencé seulement à goûter la paix et le contentement, depuis que je me suis approché du tribunal de la Pénitence. Si vous voulez être heureux, il est nécessaire que vous remplissiez vos devoirs religieux et que vous vous confessiez. ”

—“ C'est beau, mes enfants, disait le vénérable Curé d'Ars, de penser que nous avons un Sacrement qui guérit les plaies de notre âme ! Mais il faut le recevoir avec de bonnes dispositions ; autrement ce sont de nouvelles plaies qui s'ajoutent aux anciennes. ”

—“ Lorsqu'en boutonnant un habit, disait le P. Millériot, on vient à manquer un bouton, tous les boutons qui suivent se trouvent dérangés et il faut recommencer à la première boutonnrière. De même, quand on a eu le malheur de faire une mauvaise confession et que dans les suivantes on ne s'en est pas accusé, il faut recommencer toutes les confessions depuis la première qui a été mauvaise. ”

—Une personne vertueuse avait coutume de se confesser tous les matins avant de communier. Elle tomba malade, et on lui donna alors ce conseil : “ Confessez-vous, comme si vous deviez mourir de cette maladie.—Dieu soit béni ! put-elle répondre ; il y a trente ans que je me confesse chaque jour comme si je devais mourir aussitôt après. ”

Très gourmande, petite Gabrielle, mais elle n'a que quatre ans !... On lui raconte qu'Adam et Ève perdirent le Paradis terrestre pour une pomme.

—Tu en aurais fait autant, n'est-ce pas, Gabrielle ?

L'enfant fait une moue dédaigneuse.

—Oh ! non, répond-elle, j'aime mieux les poires !...

LES LUNETTES DE GRAND'MÈRE.

J'entends encore la voix si chère,
Je vois le sourire indulgent
De ma bonne vieille grand'mère,
Avec ses lunettes d'argent.

Plus d'une fois, l'oreille pleine
Des récits qu'elle me contait,
Je lui tins l'écheveau de laine
Pour mes bas qu'elle tricotait.

A me parer, l'heure venue,
Elle prenait un soin jaloux ;
Le soir, ma prière ingénue,
Je la disais sur ses genoux.

Un mot câlin, une caresse,
Et d'elle j'obtenais tout... Mais,
Ses bésicles ! Défense expresse
Pour moi de les toucher jamais.

Aussi tambours, cerceaux, trompettes,
Que de jouets j'aurais donnés
Pour sentir ces belles lunettes
A califourchon sur mon nez !

Un jour, les voilà par mégarde
Sur son Évangile à fermoir.
Grand'mère dort... Je me hasarde...
Je les tiens... Enfin je vais voir !...

En toute hâte, je les glisse
Dans les boucles de mes cheveux ;
Singeant grand'mère avec malice,
J'écarquille mes petits yeux.

Quand, par malheur, l'ample monture,
Sur mon nez, s'équilibrant mal,
Dégringole... et de l'enchâssure,
Sans se briser, sort le cristal.

Dans l'étui, quel trait de lumière !
Je la replace promptement,
Du coin de l'œil guettant grand'mère,
Qui se réveillait doucement.

J'alignais, plein d'inquiétude,
Mes soldats de plomb, sans les voir !
Elle allait, comme d'habitude,
Faire la lecture du soir !

Le livre est dans ses mains distraites ;
Et pendant qu'elle remettait,
Sans penser à mal, ses lunettes,
Comme mon petit cœur battait !

“ Mais qu'ai-je donc ? ” dit-elle émue,
En passant la main sur son front,
“ Quel nuage obscurcit ma vue ?
“ Mes yeux, mes pauvres yeux s'en vont ! ”

Et rapprochant, toute tremblante,
Les feuillets, si souvent relus,
De la lumière vacillante :
“ Bonne maman, tiens, les voilà ! ”

“ Ah ! c'est toi ! .. ” Sa voix altérée
Se tut. Après de longs efforts,
Grand'mère, à peine rassurée,
Replaça les verres... Alors

Ses lèvres restèrent muettes,
Mais son front était radieux,
Car en retrouvant ses lunettes,
Elle avait retrouvé ses yeux.

Pour moi, la peine fut sévère :
En me couchant, quel désespoir !
Pour la première fois, grand'mère
Me dit : “ Point de baiser ce soir ! ”

H. MATABON.

AVEC LA CROIX ET LA BANNIÈRE.

Quand une personne se rend difficilement, soit à un devoir, soit à une invitation, on dit communément qu'il faut l'aller chercher avec la croix et la bannière.

Cette locution, devenue proverbiale, doit être rattachée à l'usage normand que voici : Autrefois les chanoines de l'église de Bayeux se levaient au milieu de la nuit pour aller au chœur chanter Matines ; c'était un devoir pour tous. Or, il arrivait, très rarement sans doute, que la place de certains d'entre eux restait vide.

L'office terminé, on allait processionnellement, croix et bannière en tête, jusqu'au logis des absents.

DIEU ET LA NATURE.

Oh ! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume !
 De verdure entouré, de verdure couvert,
 On avance sans bruit sur un beau tapis vert,
 L'extase par moment vous arrête, et l'on cueille
 Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille.
 On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau,
 Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.
 Alors, à deux genoux et les mains sur la terre,
 Le voyageur, pareil au faon, se désaltère ;
 Et merles à l'entour, grives, chardonnerets,
 Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,
 Voletant, sautilant, du bec lissant leurs ailes,
 Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.
 Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,
 Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,
 Se révèle partout, Dieu présent, Dieu sensible :
 Dans la création, l'Invisible est visible.

BRIZEUX.

LES SAINTS ÉCOLIERS MARTYRS.

Savez-vous, mon enfant, qu'il y a au ciel toute une pléiade de saints, qui ont cueilli la palme du martyr tandis qu'ils étaient écoliers ? Il vous importe de connaître les principaux d'entre eux, afin de pouvoir les vénérer comme vos modèles, les invoquer comme vos protecteurs.

Saint *Celse*, fils du préfet d'Antinoïs, était en classe avec ses camarades, lorsqu'on vit passer devant les fenêtres le cortège militaire qui conduisait un chrétien au supplice. Eclairé soudain par la grâce, il prit ses livres, les jeta au loin et se mit à courir à la suite du martyr, en s'écriant : Je suis chrétien ! L'enfant fut arrêté, et après d'horribles tourments, il eut la tête tranchée.

Saint *Artémas* l'emportait sur tous ses condisciples par son application à l'étude et ses progrès dans les sciences ; aussi son maître le choisit-il pour donner lui-même la leçon aux plus jeunes élèves. L'aimable enfant, qui était chrétien dans le fond du cœur, profita de cette circonstance pour parler de Jésus-Christ à ses camarades, encore païens, ainsi que leur maître. C'en fut assez pour soulever toute la population contre lui. Il est impossible de rien imaginer de plus barbare que le supplice auquel il fut condamné. Tous les écoliers prirent leurs stylets (c'est-à-dire les poinçons qui leur servaient de plumes), et les lui enfoncèrent dans les membres, jusqu'à ce qu'il expirât, épuisé de sang et de forces.

Saint *Guy* avait été converti tout jeune par Modeste, son précepteur, à la foi de Jésus-Christ. On le fit assister malgré lui aux fêtes les plus mondaines, pour qu'il y perdît sa piété ; mais ce fut inutilement. Après d'affreuses tortures, il expira sous les coups des bourreaux, avec Modeste et Crescence, sa nourrice, martyrisés en même temps que lui.

Saint *Juste* et saint *Pasteur*, âgés, le premier de treize ans, le second de neuf, se trouvaient en classe lorsque le proconsul Dacien, farouche persécuteur, entra au milieu de

la leçon. Ils se déclarèrent aussitôt chrétiens, ce qui enflamma de colère le proconsul. Mais dans la crainte qu'un supplice éclatant ne gagnât d'autres écoliers à la religion nouvelle, il les fit mettre à mort sans aucune formalité.

Nommons encore saint *Tharcisius*, qui vous est déjà connu par son amour pour l'Eucharistie ; *Eleusippe*, saint *Germanicus*, saint *Maurice* et ses compagnons, qui tous souffrirent le martyre, dans un âge encore tendre, pour le nom de Jésus-Christ.

LA BOUCHE ET L'OREILLE.

La bouche disait à l'oreille :

“ Tout vous caresse et vous sourit,
Vous êtes l'aurore vermeille. ”

Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :

“ Et patati et patata,
Vous n'avez pas de pareille. ”

Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :

“ Tout l'univers vous applaudit
Comme la huitième merveille. ”

Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :

“ Pour vous le charme de l'esprit
Est le miel choisi de l'abeille. ”

Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille ;

“ J'ai guidé Socrate et Numa,
Voulez-vous que je vous conseille ? ”

L'oreille se ferma.

Gustave NADAUD.

CE QUE C'EST QU'UNE MÈRE.

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? En avez-vous une, vous ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant ? pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme, une mère, c'est-à-dire un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à lire, qui vous apprend à aimer, qui vous apprend à prier, qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! à qui vous dites : Ma mère ! et qui vous dit : Mon enfant ! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu.

VICTOR HUGO.

LE VICE ET LA VERTU.

Le Vice, un jour, disait à la Vertu :
 “ La belle, comment t'y prends-tu
 Pour aller de ce pas ? Vraiment, tu me fais peine.
 Un escargot moins lentement se traîne.
 Regarde un peu comme je cours
 Deçà, delà, par tout le monde ;
 Je fais plus de chemin en un quart de seconde
 Que tu n'en fais en quinze jours.
 Pourquoi cette lenteur ? — Mon Dieu, voici, je pense,
 Répondit la Vertu, d'où vient la différence
 Qu'entre nous on a vue en tout temps :
 Moi, je monte ; toi, tu descends !

— Ah ! disait un enfant, si je pouvais aimer Dieu comme la sainte Vierge l'aimait !

BULLETIN EUGHARISTIQUE



SAINTE ANNE

MODÈLE DES MÈRES CHRÉTIENNES.

Neuvaine en l'honneur de Sainte Anne.



1. **U** E vous salue, sainte Anne, illustre fille de David et de tant d'autres rois !—Le Père éternel vous chérit, comme la mère de sa fille bien-aimée et l'aïeule de son divin Fils. *Pater, Ave, Gloria.*

2. Je vous salue, sainte Anne, enfant bénie des Patriarches !—Le Fils de Dieu, le Verbe éternel, vous aime, parce que vous lui avez donné une Mère si pure, si bonne et si sainte. *Pater, Ave, Gloria.*

3. Je vous salue, sainte Anne, digne épouse du vertueux Joachim !—L'Esprit-Saint vous estime, parce que vous lui avez fait don d'une Epouse si digne, si belle et si parfaite. *Pater, Ave, Gloria.*

4. Je vous salue, sainte Anne, mère de Marie, la Vierge immaculée !—Tout la cour céleste vous admire, parce que votre bonheur surpasse celui de toutes les autres mères. *Pater, Ave, Gloria.*

5. Je vous salue, sainte Anne, joie des anges !—Tous les esprits bienheureux vous vénèrent, parce que vous avez donné le jour à Marie, leur auguste et tendre Reine. *Pater, Ave, Gloria.*

6. Je vous salue, sainte Anne, vigne fertile !—Tous les saints vous honorent comme l'arbre sacré qui leur a produit cette belle fleur qui les récrée dans le ciel, et ce digne fruit qui fut leur joie pendant leur exil sur la terre. *Pater, Ave, Gloria.*

7. Je vous salue, sainte Anne, femme forte, invin-

cible forteresse !—Toute la sainte Eglise vous célèbre, comme la mère de la Vierge sans tache, qui a toujours triomphé de toutes les hérésies. *Pater, Ave, Gloria.*

8. Je vous salue, sainte Anne, secours assuré des mortels !—Les justes et les pécheurs vous invoquent comme leur bienfaitrice protectrice et leur puissante avocate auprès de Dieu. *Pater, Ave, Gloria.*

9. Je vous salue, sainte Anne, étoile brillante, qui montrez le port aux naufragés ! Les exilés et les pèlerins vous regardent comme leur appui et leur charitable conductrice. *Pater, Ave, Gloria.*

10. Je vous salue, sainte Anne, miroir de toutes les vertus, où toutes les vocations trouvent un modèle de perfection, et tous les chrétiens un aide dans l'accomplissement de leurs devoirs. *Pater, Ave, Gloria.*

11. Je vous salue, sainte Anne, consolatrice de tous les malheureux !—La veuve trouve en vous son soutien, l'orphelin sa mère, le prisonnier sa délivrance, le malade sa santé et le mourant son espoir. *Pater, Ave, Gloria.*

12. Je vous salue, sainte Anne, salut de tous ceux qui implorent votre assistance !—Votre intercession est toute-puissante sur le sacré Cœur de Jésus ; et Marie, votre fille immaculée, soutient vos prières devant le trône du Dieu trois fois saint. *Pater, Ave, Gloria.*

PRIÈRE À SAINTE ANNE.

Nous vous saluons, ô glorieuse sainte Anne ! soyez bénie entre toutes les femmes ; nous prenons part à la joie que vous avez ressentie au moment de l'heureuse

naissance de votre auguste enfant, à l'admiration que vous causèrent les vertus de cette Vierge, élue de Dieu pour être la Mère de son Fils, et au généreux sacrifice que vous avez fait d'une enfant si chérie, en la présentant vous-même au temple du Seigneur. Présentez-nous aussi, grande sainte, à votre très chère fille, et à Jésus-Christ, son Fils, et soyez notre avocate et notre protectrice auprès de Jésus et de Marie. Apprenez-nous à former notre conduite sur le modèle de celle de Marie. Que nous vivions, comme vous et comme elle, d'une vie humble, retirée, inconnue au monde, mais pleine de mérites aux yeux de Dieu, et que nous remettons nos âmes en paix entre ses mains, en invoquant avec amour et confiance les saints noms de Jésus et de Marie !

J'espère obtenir toutes ces grâces par votre entremise, si je suis assez heureux pour avoir trouvé grâce auprès de vous, ô miséricordieuse sainte Anne ! ô mère de Marie immaculée ! Ainsi soit-il.

Que le Seigneur soit avec vous toujours, dans vos chagrins pour les consoler, dans vos joies pour les sanctifier.

Connaître Dieu est le grand but de la vie chrétienne ; marcher en sa présence est toute la sainteté.

Donnez-moi, ô mon Dieu, la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer.

Le temps est un fleuve qui emporte tout à Dieu.

Les églises catholiques sur le Saint-Laurent.

(QUELQUES NOTES FOURNIES PAR UN PILOTE).

1. Les églises catholiques, échelonnées sur les deux rives du Saint-Laurent, n'offrent pas seulement un charme profane à l'œil du pèlerin ; elles lui rappellent naturellement et sans effort la présence de l'Homme-Dieu, de l'*Emmanuel*, qui a planté sa tente divine tantôt sur les hauteurs des collines, tantôt au bas des côteaux, tantôt au milieu de la campagne, pour y vivre au milieu des enfants des hommes, comme un bon Pasteur au milieu de son troupeau.
 2. Ces églises ont un autre avantage, apprécié surtout par les *pilotes* du Saint-Laurent. Il n'y a pas encore un demi-siècle, on ne voyait sur le fleuve aucune de ces bouées, aucun de ces phares, dont l'établissement ou l'entretien coûte actuellement à la Commission du Hâvre plus de trente mille piastres par année.
 3. Autrefois, entre Québec et Montréal, on ne comptait que cinq de ces appareils indicateurs : au Richelieu, à la Pointe au Sable, à Lavaltrie, à Repentigny, et le phare du lac Saint-Pierre. La flèche des églises, quelques maisonnettes blanches, certains arbres ici et là indiquaient *seuls* au pilote le chenal à suivre.
 4. Du reste, aujourd'hui encore, presque toutes les églises, placées sur les bords du Saint-Laurent, servent de point de repère au nautonnier *canadien* qui remonte ou descend le courant.
- Nous soulignons le mot *canadien* ; car, actuellement

il n'y a pas, et il n'y a jamais eu, entre Montréal et Québec, de pilotes anglais ou d'aucune autre nationalité ; en ce point, il n'y a jamais eu d'exception : le pilotage sur le Saint-Laurent appartient absolument aux Canadiens.

5. Une autre observation, bonne à faire ici, c'est que les églises catholiques *seules* ont toujours eu le privilège de servir de point de repère aux pilotes du Saint-Laurent ; c'est ainsi par exemple, que les trois temples protestants du Beaver Hall, en ligne avec l'église Saint-Patrice, n'ont jamais pu être utilisés dans la navigation. N'y a-t-il pas là une coïncidence frappante et providentielle, faisant admirablement ressortir la différence profonde, qui existe entre nos églises catholiques et les temples des protestants : nos églises catholiques sont comme des *phares lumineux* guidant les âmes dans leur voyage de cette vie vers le port du salut éternel ; les temples hérétiques ne sont que des phares trompeurs, des phares éteints, vides qu'ils sont de la présence de N.-S. Jésus-Christ ; ce sont des temples sans autel et sans tabernacle, par conséquent sans sacrifice et sans Eucharistie !

• Honneur à nos églises catholiques !

L'instabilité des fortunes vient peut-être de ce qu'elles sont trop souvent le fruit de l'injustice et du vol.

Beaucoup songent à augmenter leur salaire, mais bien peu à diminuer leurs dépenses.

TOUT A JÉSUS.

SAINT Alphonse de Liguori peut être considéré comme un des plus fervents adorateurs du Cœur de JÉSUS dans la sainte EUCHARISTIE.

Étant jeune homme, et passant déjà pour un avocat des plus distingués de Naples, il s'approchait de la sainte Table, *plusieurs fois la semaine.*

En outre, il allait *chaque jour* visiter le Très Saint Sacrement dans l'église où se faisait l'adoration des Quarante-Heures, et il n'y restait pas quelques moments, comme font la plupart des dévots ; mais il s'y tenait en prières *pendant deux heures*, édifiant ainsi le peuple et remplissant son propre cœur d'une grande consolation. Qu'il était beau à voir au pied des autels, surtout quand il était décoré des insignes de son rang !

Il achetait lui-même les fleurs qui devaient embellir l'autel de l'église de sa paroisse, lorsque le Saint Sacrement y était exposé. Notre séraphin terrestre portait envie, comme il le dit dans un de ses cantiques, à ces fleurs qui ont l'heureux destin de pouvoir rester nuit et jour devant leur Créateur. "Tout à JÉSUS ! s'écriait-il. Tout à JÉSUS par MARIE ! Tout à MARIE pour JÉSUS !"

Le Cœur de JÉSUS fut touché de ces pieux hommages que lui rendait Alphonse. Aussi voulut-il le récompenser, en le détachant du monde et en l'appelant au service des autels ; voici comment :

Un jour Alphonse perdit une cause très importante. Ce revers fit tant d'impression sur lui qu'il se dit en lui-même : "O monde ! j'ai appris à te connaître, adieu ! Adieu, tribunaux, vous ne me verrez plus."

Quelques jours après, le cœur plein d'affliction, il se rend à l'hospice des Incurables, espérant trouver dans les exercices de la charité un soulagement à sa douleur. Dans le moment où il est le plus occupé du soin des malades, il se voit tout à coup environné d'une grande lumière ; toute la maison lui semble comme ébranlée par une secousse violente, et il entend au fond de son cœur une voix qui lui dit : "*Alphonse, abandonne le monde pour te donner entièrement à moi.*"

Il ne discontinue pas cependant de servir les membres souffrants de JÉSUS-CHRIST ; mais voilà qu'au moment où il descend l'escalier de l'hospice, il se voit de nouveau entouré de lumière, et il entend une voix céleste, qui lui dit clairement et distinctement : "*Alphonse, laisse le monde pour te donner tout à moi.*"

Le jeune avocat comprend aussitôt que c'est là une grâce du Cœur de JÉSUS qui l'appelle à lui, et il s'écrie : "Mon DIEU, me voici : faites de moi ce qu'il vous plaira."

Vivement ému, et comme hors de lui-même, il se rend dans une église dédiée à la sainte Vierge et va se prosterner au pied de son autel. Là, pénétré d'une profonde émotion, il fait à DIEU l'offrande de lui-même, renonce au monde, à sa fortune et à sa famille, et, quittant son épée, il la dépose sur l'autel comme un gage de sa constance.

ACTION DE GRACES

APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Il est à moi

Celui que le Ciel même,
Que l'univers ne saurait contenir :
Il est à moi, je l'embrasse, je l'aime,
Rien ici-bas ne peut nous désunir.
O ma pauvre âme, adore et fais silence,
Ton Bien-aimé s'abaisse jusqu'à toi,
Louange, honneur, amour à sa clémence.

Il est à moi !

Il est à moi, fuyez, vaine chimère,
Rêves, plaisirs, bruits de l'humanité,
Que sont, grand Dieu, ces hochets de la terre,
Au cœur épris de ta seule beauté !
O Séraphins, qui me portez envie,
Pour exprimer mon amour et ma foi,
Prêtez vos chants à mon âme ravie.

Il est à moi !

Il est à moi, que désirer encore ?
Le possédant, j'ai le ciel ici-bas !
Félicité que l'ange même ignore,
Il m'est uni, je le serre en mes bras !
Fonds-toi d'amour et de reconnaissance,
Mon âme, aux pieds de ton auguste Roi,
Exalte encor sa bonté sa puissance !

Il est à moi !

Il est à moi, que pourrais-je lui rendre
Pour ce bienfait, la merveille d'un Dieu ?

Donner mon cœur sans jamais le reprendre,
 C'est fait cent fois, mais c'est encor trop peu !
 Ah ! je prendrai cette divine hostie,
 Don sans égal, trésor de notre foi,
 Pour l'immoler au maître de la vie.

Il est à moi !

Il est à moi, de sa miséricorde
 En ce moment je puis tout obtenir,
 Est-il un bien que Jésus ne m'accorde,
 Quand à mon cœur, Il a daigné s'unir ?
 Pour mon pays, pour l'Eglise ma mère,
 Pour tous les miens, je t'implore, ô mon Roi.
 Il entendra le cri de ma prière.

Il est à moi !

Il est à moi, mais cette heure qui passe
 Emportera ma joie et mon bonheur !
 Il va laisser son amour et sa grâce,
 Mais sa présence aura fui de mon cœur !
 Non, mon Jésus, sans toi je ne peux vivre ;
 Toujours fidèle à ton aimable loi,
 Jusqu'à la mort, mon amour veut te suivre,

Reste avec moi !

Reste avec moi, quel objet sur la terre
 Saurait charmer ce cœur qui t'a goûté ?
 Rien ici-bas ne peut me satisfaire,
 Reste avec moi jusqu'à l'Éternité.
 Cœur, vie, amour, j'ai donné tout mon être,
 Je ne veux plus respirer que pour Toi,
 Mais à jamais, mon adorable Maître,

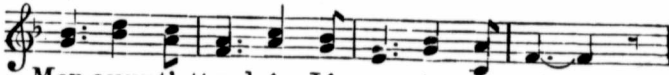
Reste avec moi

La Sainte Communion! Quel bonheur!!!

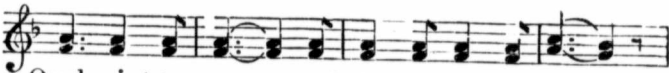
Andantino.



1. Tu vas remplir... le vœu de ma ten-dresse :



Mon cœur t'attend, ô Jé-sus, ô mon Dieu !



Quel saint transport, quel-le céleste i-vres-se,



Dans ce moment mon âme est tout en feu. Dieu que j'a-



do-re! ô mon Sau-veur! Mon cœur t'im-



plo-re, Fais toujours, fais toujours son bonheur.

- 2 Princes ornés du riche diadème,
Je me rirai de votre faux bonheur :
Voici Jésus, voici le Dieu que j'aime ;
Lui seul, lui seul règnera sur mon cœur.
- 3 Ne tarde plus, doux Sauveur, tendre Père,
Viens de mon cœur combler l'ardent souhait :
Rien, sans Jésus, ne peut le satisfaire :
Tout autre objet est pour lui sans attrait.
- 4 Divin Jésus, tu descends dans mon âme :
C'est aujourd'hui le plus beau de mes jours.

Que tout en moi se ranime et s'enflamme :
Dieu de mon cœur, je veux t'aimer toujours.

- 5 Il est à moi ce Dieu si plein de charmes,
Mon bien-aimé, mon aimable Sauveur !
Échappez-vous de mes yeux, douces larmes :
Coulez, coulez, annoncez mon bonheur.
- 6 Douce union, mélange inexprimable !
Excès d'amour, prodige de bonté !
Ah ! je deviens au Créateur semblable ;
Il me fait part de sa divinité !
- 7 Que ce bonheur est grand, incomparable !
Du saint amour je goûte les douceurs ;
De ce beau feu si pur, si désirable,
Ah ! qu'à jamais j'éprouve les ardeurs !

AMENDE HONORABLE AU SACRÉ CŒUR

O Jésus, votre Cœur sacré est cette hostie toujours vivante, toujours mourante, toujours offerte et toujours immolée pour le salut du monde. C'est par cette divine hostie que nous vous faisons amende honorable pour les sacrilèges, les blasphèmes et les impiétés qui outragent votre Cœur adorable. Soyez, ô Jésus, notre pardon, notre expiation, notre justification et la source des grâces nouvelles que nous vous demandons par ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qui en est si peu aimé, et que nous voulons adorer et glorifier dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure.

POUR composer l'office de la Fête-DIEU, le Souverain Pontife Urbain IV manda auprès de lui les hommes, qui unissaient le plus d'érudition à une sainteté profonde, les deux plus beaux génies de son siècle : l'angélique Thomas et le séraphique Bonaventure.

“—Frères, leur dit-il, je veux établir, dans toute l'Église, la plus grande et la plus touchante solennité ; je veux célébrer le Sacrement d'amour et de miséricorde ; j'attends de vous un ouvrage digne de ce grand objet.”

Les deux religieux étonnés refusent d'abord de se charger d'une tâche que leur humilité leur montre comme au-dessus de leur forces ; toute résistance fut inutile, il fallut se soumettre aux ordres du Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Au jour fixé, Thomas et Bonaventure se présentent devant l'assemblée qui doit juger leur travail.

“—Commencez, frère Thomas”, dit le Pape.

Le saint religieux, raconte un pieux auteur, lit d'abord les antiennes des diverses parties de l'office, les leçons, les répons ; tout était pris dans la sainte Écriture et merveilleusement choisi. Le Pape garde le silence ; Bonaventure ne peut contenir un geste d'approbation, réprimé d'abord par le respect.

Thomas passe ensuite à l'hymne *Sacris solemniis*.

Des larmes coulent des yeux de Bonaventure ; on

entend sous sa robe le frôlement d'un papier dont les fragments tombent sur le sol.

Le ravissement du frère Bonaventure se contient à grand'peine ; d'autres petits morceaux de papier tombent encore aux pieds du saint moine, à la lecture de la prose qui semble fixer toute l'attention d'Urbain : savant théologien, il trouve dans le *Lauda Sion* un traité complet de la plus haute et de la plus sublime théologie sur le mystère du jour.

Thomas finit par le *Pange lingua*, dont les strophes résument admirablement le sacrement de l'Eucharistie. Il cesse de parler, on écoute encore...

Le Pape dit enfin :

“—A vous frère Bonaventure.”

Le religieux se jette aux pieds du Pontife et s'écrie :

“—Très Saint Père, quand j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, révélées à mon frère Thomas par une grâce spéciale du Très-Haut. Oserai-je vous l'avouer, Très Saint Père? j'aurais cru commettre un sacrilège si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici, Très Saint Père, ce qui en reste...”

Et le moine montrait au Pape les morceaux qui couvraient le plancher.

Le Pontife admira la modestie de Bonaventure autant que le génie de Thomas.



Omnis terram inuenerit Occidentem pariter et Orientem circumdabit.

Le Monde de St. Anne.

IL S'ÉTOILE
et le monde à lui.

PARTOUT ET TOUJOURS!

Il n'y a pas d'ablation plus parfaite que de offrir son corps purifiant et promettant avec le corps de Jésus-Christ.

Paris le 10 Mars 1850.

TE DEUM.

NOTRE voix te bénit, notre cœur te révère,
Grand Dieu, souverain Maître, incomparable Père,
Tes enfants, répandus en cent climats divers,
T'adorent comme Roi de ce vaste Univers.
Les célestes Esprits, qui vivent de toi-même,
Relèvent à l'envi ta Puissance suprême :
Des Trônes, des Vertus les chœurs étincelants,
Les sages Chérubins, les Séraphins brûlants
Chantent dans les concerts de leurs voix enflammées :
Saint, saint, saint est le Seigneur et le Dieu des armées.
Ta grandeur ineffable et visible en tous lieux
Remplit l'immensité de la Terre et des Cieux.
Les Envoyés du Christ, eux qui l'on fait connaître,
Les Prophètes dont l'œil vit ce qu'il devait être,
Et de tes saints Martyrs l'escadron généreux
Rendent gloire à ton Nom qui les rend bienheureux.
Du Midi jusqu'au Nord, de l'Inde jusqu'au Tage,
L'Eglise, une en tout lieu, rend un céleste hommage
A toi, Père éternel, immense Majesté ;
A ton unique Fils, rayon de ta clarté ;
A ton Esprit divin qui, par ses saintes flammes,
Guérit seul tous nos maux et console nos âmes.
O Jésus ! Roi de gloire et Sauveur immortel,
Qui du Père adorable est le Fils éternel :
Tu n'as pas dédaigné, pour délivrer le monde,
D'entrer dans l'humble sein d'une Vierge féconde,
Et vainqueur sur la Croix, par un divin effort,
En mourant tu brisas l'aiguillon de la mort ;
En sortant du tombeau, tu rouvris aux Fidèles

Du céleste Palais les portes éternelles.
Tu règnes dans le Ciel, tu jouis dans ce lieu
De la gloire du Père, à la droite de Dieu ;
Et nous croyons qu'un jour, armé de ton tonnerre,
Tu viendras dans les airs juger toute la Terre.
Combats donc pour les tiens, veille du haut des Cieux
Sur ce peuple, sauvé par ton Sang précieux.
Au milieu de tes Saints que ta gloire environne,
Décore-nous, Seigneur, de la même couronne.
Seigneur, sauve ton Peuple, et bénis tes enfants ;
Dirige tes Soldats, et rends-les triomphants.
Avant que le soleil commence sa carrière,
Nos voix, pour te bénir, préviennent la lumière :
Guide aujourd'hui nos pas, aide-nous à marcher,
Prends pitié de nos maux, garde nous de pécher.
L'homme, pour te servir, n'ayant rien de soi-même,
Tout notre espoir repose en ta bonté suprême ;
C'est notre unique appui, notre bien, notre paix.
Qui n'espère qu'en toi ne périra jamais.

LE SOUVERAIN PONTIFE.

Tout ce qu'en tes liens ta puissance resserre,
Se lie au Ciel étroitement ;
Et l'arrêt du Sauveur, tes arrêts confirmant,
Rompt au Ciel les liens que tu romps sur la Terre :
Tu jugeras le monde en ce grand jugement.
Qu'à jamais soit bénie, à jamais révérée,
L'indivisible Trinité,
Père, Fils, Saint-Esprit, égaux en Majesté,
Et qu'une même gloire, en trois non séparée,
Comble éternellement leur suprême Unité.
Ainsi soit-il.

PROTESTANTISME ET CATHOLICISME.

POUR bien comprendre la fausseté du Protestantisme et la vérité du Catholicisme, il importe de distinguer nettement les différences essentielles qui se trouvent entre eux. En quoi donc diffèrent-ils essentiellement? D'abord, dans la règle de foi en général; ensuite dans l'autorité qui détermine la règle de foi.

I. Règle de foi en général.—Que la foi divine soit nécessaire au salut, Protestants et Catholiques admettent sans conteste cette vérité primordiale et toutes celles qu'elle présuppose, comme l'existence de Dieu et le fait de la révélation. Mais l'abîme, et un abîme infranchissable, se creuse entre eux lorsqu'il s'agit d'établir la règle de foi, c'est-à-dire le motif qui conduit à croire et à pratiquer ce que Dieu a révélé et commandé.

La règle de foi protestante est la parole de Dieu, telle que la contiennent les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. "Holy Scripture containeth all things necessary to salvation: so that whatsoever is not read therein, nor may be proved thereby, is not to be required of any man, that it should be believed as an article of faith, or be thought requisite or necessary to salvation." Tous les symboles des Eglises protestantes répètent sous une forme à peu près identique cette déclaration de l'Eglise anglicane. (Thirty-nine articles of the Church of England; Art. 6.)

La règle de foi catholique est toute Ecriture réelle-

ment inspirée et toute tradition réellement divine, interprétée par le corps enseignant de l'Eglise, c'est-à-dire par les pasteurs *légitimement envoyés et ordonnés* de la véritable Eglise de Dieu.

En d'autres termes, l'Ecriture Sainte et la Tradition sont les deux éléments constitutifs de la règle de foi catholique.

Un catholique croit et pratique ce qu'il a plu à Dieu de lui révéler et de lui commander dans les Saints Livres. Mais les Saints Livres renferment bien des choses difficiles à une intelligence vulgaire et même à des hommes éclairés ; ils n'indiquent pas clairement, par exemple : quels sont les vrais pasteurs de l'Eglise de Dieu ; quels sont les loups qui s'introduisent dans l'enceinte de la bergerie ; quelle est parmi toutes les sectes la véritable Eglise du Christ ; quelle est son autorité ; si elle a un chef sur la terre ; qui doit présider ses conciles ; comment les controverses doivent être réglées ; quels sont les Livres qui font partie réellement de l'Ecriture ; si tous les Livres que nous avons renferment complètement et uniquement la parole de Dieu ; si les traductions en usage, et dont dépend notre salut, sont entièrement correctes ?

L'Ecriture n'exprimant pas clairement aucune de ces vérités et beaucoup d'autres encore ; bien plus, l'Ecriture n'enseignant pas toutes les vérités révélées, le catholique en conclut à bon droit qu'il doit s'attacher à la Tradition aussi bien qu'à l'Ecriture pour avoir une règle de foi prudente, ferme et inébranlable.

Qu'est-ce donc que la Tradition ? C'est l'ensemble

des vérités révélées et des préceptes divins qui ne sont pas contenus dans la Bible et qui sont parvenus jusqu'à nous par un autre moyen authentique et digne de foi. Ce moyen, c'est l'enseignement de l'Eglise par la parole du Souverain Pontife, par les conciles, par les écrits des Saints Pères, par les anciens symboles de foi, par la liturgie, la discipline de l'Eglise et les monuments religieux des premiers siècles.

Il est certain, en effet, que Jésus-Christ et les Apôtres nous ont donné de vive voix beaucoup de vérités qui n'ont jamais été *écrites*. Saint Paul l'atteste aux Thessaloniens : " Conservez, dit-il, les *traditions* qui vous ont été enseignées de vive voix ou par notre épître." (II Thess. II. 14.)

Le même Apôtre dit à Timothée de confier non ce qu'il *a lu*, mais ce qu'il *a entendu*, à des hommes fidèles qui seront capables de *l'enseigner* aux autres. (II Tim. II. 2.) Du reste, nous savons que, soit sous l'ancienne Loi, soit sous la nouvelle, la parole de Dieu écrite n'a jamais été considérée comme l'unique règle de foi. Jusqu'au temps de Moïse, il n'y eut point de révélation écrite, et Moïse lui-même, au Livre de la Loi, ordonne aux Lévites de ne lire au peuple les paroles de cette Loi qu'une fois tous les sept ans. Jésus Christ n'a jamais écrit et n'a jamais commandé à ses Apôtres d'écrire ; Il ne leur a pas dit : " Allez, *écrivez des Bibles* pour toutes les nations " ; Il a dit : " Allez, *enseignez* toutes les nations." Et les Apôtres, qui comprenaient sans doute la volonté du Maître sur la vraie règle de foi, n'ont pas écrit des Bibles ; peu

ont écrit leurs doctrines ; ceux qui les ont écrites ne se sont pas mis en frais de les traduire dans la langue des nations qu'ils convertissaient, et il s'est écoulé cent ans avant que le dernier Livre des Écritures fût écrit.

Quelle règle de foi suivaient donc les chrétiens de ce siècle, puisque les Écritures étaient incomplètes ? Quelle règle de foi suivaient les chrétiens des quatre premiers siècles, puisqu'il existait alors peu de copies de la Bible et que ces copies étaient faites à la main ? Quelle règle de foi a-t-on suivi jusqu'à la découverte de l'imprimerie, vers le milieu du XV^e siècle, puisque, durant ce temps, peu de gens pouvaient lire et que ceux qui savaient lire ne pouvaient se procurer une copie des Écritures qu'à des prix fabuleux ? Même à présent, il n'existe pas une Bible pour dix personnes et quelle règle de foi suivront ceux qui ne peuvent lire ?... Il est donc certain que la vraie règle de foi ne se trouve pas dans l'Écriture seulement, mais dans l'Écriture et la Tradition. Le Protestantisme le nie et cette première négation le sépare totalement du Catholicisme et de la vérité.

II. Autorité qui détermine la Règle de foi.—La seconde différence essentielle entre le Protestantisme et le Catholicisme est dans l'autorité qui détermine la règle de foi en général.

Les Protestants disent et professent que l'interprétation particulière de l'Écriture Sainte est la seule autorité qui nous fait connaître les vérités révélées.

D'après eux, chacun est tenu d'approfondir les Écritures et de décider, sur l'inspiration du Saint-Esprit

qui se communique directement à chaque fidèle, ce qu'elles l'obligent de croire et de pratiquer.

Les Catholiques déclarent que la parole du Souverain Pontife et celle de *l'Eglise enseignante* sont l'une et l'autre l'autorité qui nous fait connaître les vérités révélées.

Que faut-il penser de la doctrine protestante sur ce sujet ? ce qu'en dictent le bon sens et la raison.

Le bon sens, d'abord, conduit comme par instinct à se méfier de cette interprétation particulière repoussant toute autorité ; la raison ensuite, l'examinant avec calme et sans parti pris, comprend que cette interprétation de l'Écriture Sainte laissée à chaque individu, différant chacun *d'intelligence, de passion, d'âge,* n'ayant pas tous *le même temps à employer, la même ardeur* pour étudier, est :

1° *Impossible et impraticable* pour le grand nombre, puisque chacun doit *voir* par lui-même. Malheur aux ignorants qui ne sauront jamais ce que Dieu demande d'eux !

2° *Dangereuse*, parce que l'interprétation particulière de la Bible ne peut être faite sans que les passions ne se mêlent plus ou moins dans l'étude qu'elle demande. Aussi voyez quelle anarchie règne dans le Protestantisme. " On ne cherche pas dans la Bible toute la vérité, dit Vitet, ministre protestant, mais la vérité qui agrée et qui flatte : chacun se jette sur sa proie..., on abonde dans la vérité qu'on a choisie. En un mot, on ne voit dans la Bible que ce qu'on veut ; en sorte que, dans le fait, chacun a sa Bible." Avec

les Écritures et l'Esprit Saint qui les inspiraient, Luther a enseigné la présence *réelle* et Calvin la présence *en figure* ; l'Eglise d'Angleterre a découvert l'obligation d'avoir des Evêques et l'Eglise d'Ecosse de n'en pas avoir ; Henri VIII le droit de mettre à mort les épouses qu'il renvoyait ; Cromwell le pouvoir de " balayer de son souffle " l'œuvre religieuse de ses prédécesseurs ; Jean de Leyde qu'il devait épouser onze femmes à la fois ; Richard Hill que l'adultère et l'homicide sont des œuvres qui opèrent pour le bien ; Wesley que si ces crimes sont unis à l'inceste ils rendent plus saints sur la terre et plus joyeux dans le ciel. Enfin, grâce à l'interprétation particulière des Écritures, on a soutenu fermement les choses les plus contradictoires et les plus funestes ; la Bible est devenue la source la plus féconde d'illusions, de crimes, de scandales, de schismes et d'hérésies.

3° *Contraire* à la pratique de Jésus-Christ, des Apôtres et de l'Eglise jusqu'à la venue de Luther, comme nous l'avons déjà démontré.

4° *Condamnée* par la Bible elle-même, qui dit que *la foi vient non par la lecture, mais par l'audition.*

5° *Contradictoire* à ce qui se fait chez les Protestants eux-mêmes, qui ont des ministres pour expliquer, chaque Dimanche, la Bible à leurs coréligionnaires.

Il faut donc conclure à la non-valeur de l'interprétation particulière de l'Écriture Sainte, comme seule autorité infaillible de la règle de foi. La Bible ne peut être une règle infaillible, à moins que nous n'en comprenions infailliblement le sens véritable ; mais nous

ne pouvons le savoir, si un juge infallible ne nous l'interprète ; ce qui suppose, on le voit, l'existence d'une Eglise infallible. Or, l'Eglise infallible existe ; nous le démontrerons au prochain article.

PRIERE A SAINT MICHEL, ARCHANGE.

O grand Prince du Ciel, gardien très fidèle de l'Eglise, saint Michel Archange, moi N***, quoique très indigne de paraître devant vous, confiant néanmoins dans votre spéciale bonté, touché de l'excellence de vos admirables prières et de la multitude de vos bienfaits, je me présente à vous, accompagné de mon Ange gardien et en présence de tous les Anges du ciel que je prends à témoin de ma dévotion envers vous ; je vous choisis aujourd'hui pour mon protecteur et mon avocat particulier, et je me propose fermement de vous honorer toujours et de vous faire honorer de tout mon pouvoir. Assistez-moi pendant toute ma vie, afin que jamais je n'offense les yeux très purs de Dieu, ni en œuvres, ni en paroles, ni en pensées. Défendez-moi contre toutes les tentations du démon, spécialement pour la foi et la pureté ; et, à l'heure de la mort, obtenez la paix à mon âme et introduisez-la dans l'éternelle patrie. Ainsi soit-il.

Le Cœur qui aime Dieu rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la Vie.

Il ne doit y avoir pour l'âme chrétienne qu'un seul jour : le jour de Dieu.

HYMNE A L'EUCCHARISTIE.

DIEU de paix et d'amour, lumière de lumière,
Verbe dont les splendeurs éblouissent les cieux ;
Je t'adore caché sous l'ombre du mystère
Qui te voile à mes yeux !

Ah ! qui me donnera des paroles ardentes,
Des paroles du ciel, une langue de feu,
Une angélique voix et des lèvres brûlantes,
Pour te bénir, mon DIEU !

Ton sang de Rédempteur a coulé dans mes veines,
Tes Anges et tes Saints ont envié mon sort ;
Et tu m'unis à toi par d'amoureuses chaînes,
Plus fortes que la mort !

Ah ! depuis que mon âme à ton Ame est unie,
Je ne suis plus qu'amour, espérance et désirs ;
Ton Cœur est tout mon cœur, et ta Vie est ma vie,
Tes Soupirs mes soupirs !

Maintenant, ô Seigneur, les choses de la terre,
Sont vaines à mes yeux comme une ombre qui fuit ;
C'est un vaste désert que tristement éclair
Le flambeau de la nuit !

Que ne puis-je habiter toujours en ta présence,
Comme le séraphin qui te contemple au Ciel ;
Comme la lampe d'or qui la nuit se balance
Devant ton saint autel !

Enlève-moi, mon DIEU, de la terre où l'on pleure,
 Montre-moi ta beauté, cache-moi dans ton Sein ;
 Les siècles pour t'aimer, les siècles sont une heure,
 Mais une heure sans fin !

LE PAUVRE DES QUARANTE-HEURES.



QUI n'a entendu parler du *saint Pauvre* de JÉSUS-CHRIST, connu sous le nom aujourd'hui si respecté de Benoît Labre ?

Méprisant les biens de la terre, il fut richement doté des plus belles vertus et posséda le plus grand des trésors : l'amour divin.

Le Cœur de JÉSUS dans le Saint Sacrement occupait une grande place dans ses dévotions.

Il ne pouvait presque pas se détacher du DIEU de nos autels. Cinq ou six heures d'adoration continue suffisaient à peine pour rassasier sa ferveur. On le retrouvait partout où se faisait, à Rome, l'exposition du Saint Sacrement, en sorte que, lorsqu'on voulait parler de lui sans savoir son nom, on le désignait sous celui de *Pauvre des Quarante-Heures*.

Adorait-il JÉSUS au Très Saint Sacrement de l'autel, son regard se fixait sur l'HOSTIE, et, dans cette attitude, il éprouvait une telle joie intérieure que ses lèvres se contractaient en une espèce de sourire qui tenait plus de l'ange que de l'homme. C'est ce qui faisait dire à plusieurs : "Devant le Saint Sacrement, il voit JÉSUS des yeux du corps."

Il aimait à servir la Messe et à accompagner le saint Viatique. Mais ce qui faisait ses plus chères délices c'était la Communion. Avec quelles ardeurs ne s'y préparait-il pas? Il lui échappait alors des inspirations brûlantes, telles que celle-ci :

“ O mon DIEU !... mon Tout !... seul amour de mon cœur ! .. Ah ! venez... je vous désire... je soupire après vous... le moindre délai me paraît mille ans... Venez, Seigneur JÉSUS ! ”

Il avait véritablement faim et soif de cet aliment et de ce breuvage céleste. Il aurait voulu avoir mille cœurs pour les offrir à JÉSUS ! du moins il cherchait à modeler son cœur sur le Cœur de JÉSUS ; il travaillait à en exclure tout ce qui n'était pas JÉSUS, afin que JÉSUS seul y régnât en maître souverain. Et, si la pensée de son indignité lui revenait à l'esprit, il tâchait d'y suppléer par l'offrande des affections avec lesquelles l'avaient reçu MARIE, sa sainte Mère, les Apôtres et les Saints.

“ Je ne veux, disait-il, avoir d'autre cœur que le Cœur même de JÉSUS ” ; et c'était là ce qui le portait à recevoir Celui qui a dit : “ *Qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui.* ”

Une de ses dévotions spéciales était de se placer chaque matin dans le Cœur de JÉSUS ; là, il trouvait le contentement au milieu des souffrances, un asile contre les assauts de l'enfer, un refuge contre les tentations d'un monde corrompu. Là, il pouvait dire comme saint Paul : “ *Pour moi le CHRIST est ma vie.* ”

L'ASSOMPTION ET LE CANADA.



'ASSOMPTION de la Sainte Vierge *en corps et en âme* au ciel est une des croyances catholiques, à laquelle on applique le mot de Bossuet au sujet de l'Immaculée Conception : “ *Après les articles de foi, il n'est rien de plus certain.* ”

Il faudrait remonter jusqu'aux temps apostoliques pour découvrir la première origine du culte rendu au mystère de l'Assomption. Qu'il nous suffise de dire ici que la fête en était obligatoire dans toute l'empire de Charlemagne, sous le pape Léon III.

La France, appelé le royaume de Marie, n'a jamais cessé d'honorer ce privilège de l'auguste mère de Dieu ; aujourd'hui même, l'Assomption est une des quatre grandes fêtes maintenues par le Concordat.

Tout le monde connaît l'ordonnance royale de Louis XIII, consacrant la France à la Sainte Vierge et prescrivant à perpétuité en son honneur une procession solennelle, le 15 août de chaque année.

Cette ordonnance fut exécutée pour la première fois en 1638, l'année même où un sauvage distingué du Canada passa en France, comme délégué des chefs de sa nation afin d'offrir à sa Majesté chrétienne une couronne en porcelaine, gage et symbole de soumission des tribus indiennes du Canada.

Le roi de France agréa ce présent et en retour offrit au chef sauvage pour lui et ceux qu'il représentait six

habits magnifiques, où l'on ne voyait que soie, velours, or et écarlate.

Les chefs hurons, algonquins et montagnais les portèrent pour la première fois, le jour de l'Assomption en 1639, dans la procession qu'on fit à Québec, en l'honneur de la Sainte Vierge.

Déjà plus d'un siècle auparavant (1535), Jacques Cartier avait donné le nom de l'Assomption à une île, située à l'embouchure du Saint-Laurent. "Le jour de Notre-Dame d'août, dit-il, nous eûmes connaissance d'une île que nous avons nommée l'île de l'Assomption (Anticosti)."

Cent ans plus tard, le P. Vimont écrivait : "L'île de Montréal est baignée, d'un côté, du grand fleuve Saint-Laurent ; et de l'autre, de la Rivière des Prairies. Il sort des terres une autre petite rivière, du côté du nord, nommée des Français la rivière de l'Assomption, et des sauvages *Outaragavesipi*."

Le 17 décembre 1640, la Compagnie de Notre-Dame de Montréal acquit par contrat onéreux les seigneuries de *Montréal* et de l'Assomption.

Voici les termes du contrat d'acquisition, en ce qui concerne la seigneurie de l'Assomption : "...Plus, une étendue de terre de deux lieues de large, le long du fleuve Saint-Laurent, sur six lieues de profondeur dans les dites terres, à prendre du côté du nord sur la même côte où se décharge la rivière de l'Assomption dans le dit fleuve Saint-Laurent..."

Dès ce moment la seigneurie de l'Assomption, comme celle de l'île de Montréal, était la propriété de la

Compagnie de Notre-Dame, qui ne cessa de leur envoyer des secours en hommes et en provisions de toute sorte.

En 1643, les Associés obtenaient du pape Urbain VIII, pour les colons de la seigneurie une indulgence plénière, aux jours des fêtes de la Purification et de l'Assomption.

En 1644, Louis XIV, par la régente Anne d'Autriche, donna des lettres patentes, confirmant la Compagnie de Notre-Dame dans tous ses droits et privilèges.

En 1649, M. Olier, déjà membre et on peut dire l'âme de la Compagnie de Montréal, fut nommé directeur de la dite Compagnie, par acte passé au Châtelet de Paris. Cette charge, qu'il n'accepta qu'à la suite de pressantes instances, il la remplit durant huit ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort (2 avril 1657).

En 1663, la Compagnie de Notre-Dame céda tous ses droits et privilèges à M. de Bretonvilliers, second supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, qui devint ainsi seigneur de Montréal et de l'Assomption.

M. Souart, curé de Ville-Marie, agissant comme procureur, sut triompher des difficultés qui lui suscita le conseil de Québec, au sujet de ces seigneuries. En 1667, des lettres patentes du Roi vinrent confirmer les justes revendications de la Compagnie.

M. Tronson ayant succédé à M. de Bretonvilliers, et M. Dollier de Casson à M. Souart, la seigneurie de l'Assomption prit un développement remarquable depuis l'année 1676 jusqu'en 1700.

De nombreux colons vinrent s'établir sur son sol

fertile, et les premiers concessionnaires furent les Le Gardeur, Roy, Rivet, D'Ardeyne, De la Porte dit St-Georges, Laurencé, Dumay, Gour, Séguier, Harpin, Perrault Lagorce, Prud'homme, Laperche St-Jean, Emery Coderre, Donay.

Repentigny, cédé à M. Le Gardeur, se forma en paroisse, en 1679; Lachenaye eut sa chapelle en 1683. Ces localités étaient des-ervies par un prêtre du Séminaire de Ville Marie, qui s'y rendait de temps en temps comme missionnaire.

C'est sous M. Leschassier, 4^e supérieur du Séminaire de Paris et sous M. de Belmont, successeur de M. Dollier de Casson, que fut organisée la première paroisse de la seigneurie de l'Assomption en 1706; elle fut nommée Saint Sulpice, du nom de ses Seigneurs. Saint-Antoine de la Valtrie commença en 1716.

Les îles Bouchard furent comprises dans la desserte du prêtre missionnaire de ces paroisses.

Les concessionnaires de la seigneurie de l'Assomption, après l'établissement de la paroisse Saint-Sulpice furent : Joan Chaussé, Hunaut-Deschamp, Robillard, Cusson, Ménard, Bonin, Mousseau-Désilets, Perrault, Brault Lafleur, Richard des Sablons, Champoux, Bélair-Dalpech, Jusseaume St-Pierre, Desmarais, Tétrault, Gladure, Colin, Froment, Aubuchon, Lescarbot, Piché.

Ce fut en 1724 que commença la belle paroisse, qui devait plus tard avoir pour titulaire l'Assomption, et qui fut d'abord nommée St-Pierre du Portage de l'Assomption.

M. Pierre Lesueur, p. s. s. fut le fondateur et premier missionnaire de cette paroisse, qu'il évangélisa pendant 18 ans, avec un zèle infatigable.

Les premiers concessionnaires de St-Pierre de l'Assomption furent : Aubin, Bélec, Chagnon, Callonneau, Beaudoin, de Bissonnière, Barré, Cavalier de la Salle, De la Rivière Bissot, Desrosiers Laniel, Descongées, Deschâtelets-Pineau, Hôtesse, Goulet, Homier, de Gournay, Goguet, Jollivet, Jetté, Juneau-Latulippe, Juillet d'Avignon, Jobin, Lesage, Lafaye, Langlois, Lachapelle, Lajeunesse-Migneron, Marion, Prévost, Paré, Pigeon, Milet, Payette, Rouleau, Vaillant.

Ces colons bâtirent leur première chapelle en bois sur l'emplacement occupé aujourd'hui par M. Faribault, côté sud est de la rue St-Etienne, entre les rues Ste Anne et St-Joachim. Le presbytère était une maison également en bois : elle existe encore sur la rue St-Etienne, au coin sud-ouest de la rue St-Hubert.

Ce fut la naissance du beau village de l'Assomption, car plusieurs maisons ne tardèrent pas à se grouper autour de la chapelle et du presbytère.

De nouveaux concessionnaires vinrent s'établir bientôt sur les terres de la seigneurie : ce furent, de 1725 à 1731, Archambault, Beaudry, Briant, Cadoc, Bleau dit Lamontagne, Dovier, Des Noyers, Desrocher, de Joncaire, Gadion St-Louis, Graham, Jodoin, Jousset, Lorion, Loyer, Mayeau, Martin, Pelletier, Trajan, de Puybaro, Vendette, Venne.

M. Lesueur, rappelé à Ville-Marie, eut pour successeur l'actif M. Jacques de Geay....

L'ENFANCE DES SAINTS.

— .. —
SAINT DOSITHÉE, SOLITAIRE.

Vie Siècle.

On ne connaît ni la date ni le lieu de la naissance de saint Dosithée. Sa première éducation fut toute mondaine.

Adopté par un des principaux officiers de l'empereur d'Orient, il put se livrer à tous ses caprices, ne reçut aucune notion des vérités chrétiennes, et faillit, à pareille école, devenir la proie d'un monde corrompu. Dieu veillait sur lui.

On parlait un jour, entre amis, de Jérusalem, la Ville sainte. Dosithée voulut aussitôt en faire le voyage, et il partit, accompagné d'un ami de son père adoptif.

Or, à Gethsémani, visitant une église, il fut frappé par la vue d'un tableau qui représentait l'enfer. Comme, dans son ignorance du catéchisme, il ne comprenait pas ce terrible sujet, la Très Sainte Vierge, sous la forme d'une Dame extraordinairement majestueuse et belle, lui apparut et le lui expliqua.

De ce jour, Dosithée fut tout changé. Bientôt il se présentait à la porte d'un couvent et n'avait pour toute réponse aux questions que lui posait le Supérieur, que ces quatre mots :

—Je veux me sauver.

Il vécut cinq ans dans le monastère, édifiant tous les religieux par sa parfaite obéissance et sa profonde humilité. Ne voulant quitter la terre que dans un acte d'obéissance, il attendit que son Père spirituel lui eût dit : " Allez en paix, mon fils, présentez-vous avec confiance à votre Dieu, qui veut vous faire part de sa gloire, et priez-le pour nous. "

Au même instant, le saint jeune homme expira.

Notre principale affaire doit être de nous vaincre nous-mêmes.

S. FRANÇOIS DE SALES.

L'ENFANT PRODIGE.

Un père avait deux fils ; le plus jeune, un matin,
Dit : " Père, donnez-moi la moitié d'héritage
Qui doit me revenir. " On fit donc le partage,
Et l'enfant s'en alla dans un pays lointain.

Là-bas l'adolescent vivant dans la débauche,
Tous les jours en festins, en danses, en chansons,
Vêtu, comme un seigneur, d'habits de cent façons,
Dépensa son argent et de droite et de gauche.

Il était magnifique et faisait fréquemment
De somptueux cadeaux, si bien que le jeune homme,
Après un peu de temps, fut au bout de la somme,
Et se vit tout à coup dans un grand dénûment.

En ce pays survint une affreuse famine,
Et le dissipateur fut, pour vivre, obligé
De garder les pourceaux. Hélas ! il eût mangé
Dans leur auge, avec eux, des débris de cuisine !

" Tandis qu'ici je meurs de regret et de faim,
Dit-il, réfléchissant sur sa misère extrême,
Combien de serviteurs chez mon père ont du pain :
J'irai donc le prier qu'il me traite de même ! "

Il alla vers son père et se mit à genoux ;
Et le père, attendri, le releva d'un signe.
Et l'enfant dit : " Du nom de fils je suis indigne,
Mon père, ayant péché contre le Ciel et vous ! "

Mais appelant alors ses serviteurs, le père
Leur dit : " Apportez-lui sa robe d'autrefois,
Des souliers pour ses pieds, un anneau pour ses doigts,
Puis tuez le veau gras, et faisons bonne chère ! "

Or, l'autre fils, l'aîné, qui revenait des champs,
Entendit en chemin la musique et les chants,
Et s'indigna qu'on fit au cadet telle fête,
Et non à lui, de qui la vie était parfaite.

“ Mon fils, dit le vieillard, tous mes biens sont à vous ;
Vous ne me quittez pas. Mais ce moment m'est doux
Votre frère, pour qui pareil amour j'éprouve,
Était mort : il revit ; perdu, je le retrouve ! ”

LES FLEURS DU BON DIEU.

Mais il est encore une fleur plus belle,
La fleur de jeunesse et de pureté,
Car Dieu la préfère et verse sur elle
Le don de sa grâce et de sa beauté.

J. T. DE ST-GERMAIN.

Lorsque les petits enfants, mis au lit dès la chute du jour, reposent paisiblement, leur Ange gardien se penche sur leur couche, contemple avec respect ces frêles créatures que l'esprit du mal n'a pas encore ternies de son souffle impur, puis il cueille avec un soin jaloux une fleur qui éclipse toutes les autres par sa blancheur virginale : l'innocence.

L'envoyé céleste poursuit diligemment l'œuvre commencée ; de nouveau, il s'incline sur ce dépôt sacré, confié à sa vigilance. Comme un doux murmure, ces mots sont sortis de deux lèvres roses : “ Bon petit Jésus que j'aime ! ”

Aimable fleur de l'amour enfantin, peut-être le seul désintéressé, pour le Dieu des humbles et des faibles, tu occuperas la seconde place au milieu de tes sœurs.

Encore une fois, le fidèle gardien se penche sur le berceau ; il a cru entendre un cri, une plainte à peine perceptible. Ah ! certes, elle mérite bien la troisième place, la fleur qui symbolise les souffrances du petit être sans défense !

Le lendemain, l'enfant s'éveille ; sa maman, après avoir reçu ses fraîches caresses, se hâte de le vêtir et lui fait bal-

butier quelques mots de prière. L'ange se hâte de recueillir les naïves invocations du bébé.

Quelques instants plus tard, voyant ce dernier partager son déjeuner avec un pauvre, le céleste jardinier complète joyeusement sa cueillette par cette fleur au parfum doux et suave : la Charité.

LA MÈRE A UN ENFANT.

Enfant chéri, que ta mère accompagne,
 Qui sans souci vis et dors chaque jour,
 Sais-tu, dis-moi, que ta chère compagne
 Pour toi travaille et sourit tour à tour ?

Quand sur ton front une douleur se pose
 Et que tes yeux se remplissent de pleurs,
 Vite en son sein ta tête se repose,
 Sa douce voix sait calmer tes douleurs.

Quand trop léger tu commets quelques fautes
 Et que ton père a fait voir son courroux,
 Vite tu cours à ta mère, et tu sautes
 Entre ses bras : " Père, pardonnez-nous."

Quand le ciel gronde et qu'au loin la tempête
 Frappe la vitre et fait siffler le vent :
 " Mère, dis-tu, que je cache ma tête
 Près de ton cœur " ; là tu t'endors content.

Si les méchants te poussaient à mal faire,
 Et t'éloignaient du chemin des vertus,
 Mon cher enfant, souviens-toi de ta mère ;
 Entre ses bras, c'est là qu'est le salut.

Au catéchisme :

—Pouvez-vous, mon enfant, me dire le nom d'un
 archange ?.... L'arch....

—L'arc-en-ciel, monsieur !

BON MOTS D ENFANTS.

Charlot est à table ; il joue, laisse tomber son joujou et se baisse pour le ramasser. En se relevant, il se heurte le front à la table et se met à pleurer.

—Mange ta soupe, mon petit, lui dit sa mère, cela fera disparaître ta bosse.

Charlot se console, mange sa soupe, et après quelques instants de réflexion :

—Maman, est-ce que si les chameaux mangeaient de la soupe, ça ferait passer leur bosse ?

* * *

Le ballon rouge de Lili vient de s'envoler. L'enfant pleure et se désole. La maman accourt aussitôt.

—J'ai perdu mon ballon, hi.. hi.. hi !

—Et où est-il allé comme cela ?

—Au ciel, et bien plus haut encore ; car, à ce moment, je continue à voir le ciel, mais je ne vois plus mon ballon, hi . hi.. hi !

UN CALVINISTE

CONFONDU PAR UNE FILLE DE CINQ ANS.

Sainte Jeanne-Françoise Frémiot n'avait que cinq ans, lorsqu'un seigneur calviniste vint conférer de religion avec le président Frémiot, qui l'avait attiré chez lui pour tâcher de la ramener à la vraie foi. L'enfant, qui jouait dans un coin du salon, entendant la discussion, s'élançait tout à coup en face de l'hérétique :

“ — Monsieur, lui dit-elle, vous devez croire que JÉSUS-CHRIST est dans la sainte Eucharistie, puisqu'il l'a dit. En niant cela vous en faites un menteur. ”

Le seigneur, surpris de cette apostrophe, essaie de soutenir son erreur ; elle lui tourne le dos. Il lui offre des dragées, elle les refuse ; il les met malgré elle dans son tablier, elle s'approche de la cheminée et les jette au feu.

“ — Ainsi, dit-elle, brûleront les hérétiques pour n'avoir pas cru ce qu'a dit JÉSUS-CHRIST. Si vous aviez donné un démenti au roi, le président mon père vous ferait mourir ; eh bien ! ajouta-t-elle en montrant du doigt un tableau de saint Pierre et de saint Paul appendu dans le salon, voilà deux présidents qui vous condamneront pour les démentis que vous osez donner à DIEU. ”

BON ANGE.

Bon Ange, que Dieu même envoie,
Pour me suivre et me protéger,
Guidez mes pas dans chaque voie
Et sauvez-moi de tout danger.

Pendant la nuit quand je sommeille,
Que votre tendresse me veille
Et me berce de mots d'amour ;
Et le matin avec le jour
Souriez-moi quand je m'éveille !

D'un âge, hélas ! qui ne peut rien,
Je connais toute la faiblesse ;
Supplétez par votre tendresse
Qui me prodigue son soutien !

Si votre bonté m'abandonne,
Si votre bras ne me défend,
De tout piège qui m'environne,
Que deviendrai-je, pauvre enfant ?

Vous savez que mon cœur écoute
Ce que vous lui dites tout bas ;
Daignez donc soutenir mes pas,
Bon Ange, et me montrer la bonne route.



FANFAN.

L'ENFANT ET L'ÉCHO.

Fanfan, l'ingénuité même,
 Entendant un écho pour la première fois,
 Le prit pour un enfant criant du sein d'un bois.
 Aussitôt de le voir son désir fut extrême :
 — Qui donc es-tu ? — L'écho l'interroge de même.
 — C'est moi, répond Fanfan. — C'est moi, reedit la voix.
 — Es-tu bien sage ? — Es-tu bien sage ?
 — Viens ici. — Nous jouïrons. — Nous jouïrons !
 Sot ! Sot ! Attends ! Attends ! Nous verrons ! Nous verrons !
 Et Fanfan de courir partout dans le bocage,
 Criant tout ce qu'il sait de gros mots à son âge.
 L'écho, sans s'émouvoir, comme on le pense bien,
 Lui renvoyait le tout du ton le plus sonore.
 L'enfant entend, regarde, entend, regarde encore ;
 Et que voit-il ? Il ne voit rien.
 Il distingue en courant un pas semblable au sien ;
 Il se tourne, il cherche, il se baisse ;
 Et que trouve-t-il ? Encor rien.
 Il se relève et sur ses pieds se dresse :
 Rien, rien toujours, et toujours rien.
 Enfin n'en pouvant plus, essoufflé, tout en nage,
 Il court chercher sa mère, et trépignant de rage,
 Lui raconte comment un sot petit garçon
 S'est, pour l'injurier, caché dans un buisson.
 — Ce sot petit garçon, lui répondit la mère,
 C'est toi, mon fils, oui, toi ! J'ai tout suivi des yeux,
 Tu dictais à l'écho des mots injurieux.
 Ne t'en prends donc qu'à toi de ta grande colère ;
 Pourquoi n'as-tu pas parlé mieux ?
 Va maintenant, dis-lui des paroles aimables,
 Tu l'entendras soudain t'en dire de semblables.
 Souviens-t'en bien, mon fils, plus tard, pour être heureux.
 Lorsque nous nous plaignons des procédés des autres,
 Ils ne sont bien souvent que les échos des nôtres.

BELLES RÉPONSES D'ENFANTS.

Une enfant âgée de six à sept ans prend une leçon de grammaire et désigne les noms propres dans une page de lecture.

Elle rencontre tout à coup le nom de Jésus-Christ ; elle s'arrête, sa figure s'illumine :

—Oh oui ! Jésus-Christ, nom propre ! Il ne devrait y avoir que ce nom-là qui soit nom propre !

*
* *

Octave de Ravinel, mort novice de la Compagnie de Jésus, le 22 septembre 1888, à l'âge de vingt et un ans, ne passait jamais devant l'église sans y entrer pour faire son adoration.

C'est lui qui portait la navette aux saluts du Très Saint Sacrement ; tout parfumé d'encens, il se faisait, au retour, embrasser par sa mère :

—N'est ce pas, maman, disait-il, que je sens le bon Dieu.

*
* *

Pendant que son père Léonide était en prison pour la foi, le jeune Origène lui dit dans une lettre :

—O mon père, je vous en conjure à genoux, que votre tendresse pour moi ne vous fasse pas renier Jésus-Christ ! Je vous remplacerai auprès de ma mère et de mes six frères. Et si vous mourez martyr de la foi, j'irai mendier de porte en porte pour les nourrir. Mais, je vous en supplie, ô mon père, ne reniez pas Jésus-Christ !

*
* *

La vénérable Philomène de Sainte-Coulombe, morte en 1868, aimait tellement le saint nom de Dieu, qu'elle refusa un jour une promenade sur le fleuve, en disant :

—Ah ! elle serait vraiment agréable, cette promenade sur le fleuve, si on n'y entendait pas, à chaque instant, les grossièretés des bateliers et leurs blasphèmes contre le saint Nom du Seigneur !

A l'école, le jeune Charles offrait toutes ses actions à Dieu.

Le cher Frère lui en demandant un jour la raison, il répondit :

—Cela me tient en la présence du bon Dieu, et j'en retire ensuite un grand profit ; car, si j'obtiens quelques succès dans ma classe, je ne les dois qu'à la bénédiction que Dieu leur donne quand je les lui offre.

* * *

Un missionnaire rencontre, un jour, en Auvergne un jeune pâtre qui gardait son troupeau sur le penchant solitaire d'une montagne.

—Mon ami, lui dit-il, ne vous ennuyez-vous pas, seul, tout le jour, sur ces montagnes ?

—Moi, répond le petit berger, oh ! non, je ne m'y ennuie jamais.

—Que faites-vous donc, pour passer le temps ?

—Ce que je fais ? Je récite ma prière.

—Quelle prière ?

—Mon *Pater*.

—Vous le recommencez donc sans cesse ?

—Non, et je ne le récite pas souvent jusqu'à la fin.

—Comment cela ?

—C'est que, voyez-vous, quand j'ai dit ces premiers mots : *Notre Père*, je m'arrête sans le vouloir.... et je pense.... Je pense à Dieu si grand, à moi si petit.... Et alors, je l'adore.... Puis je pense, qu'Il est mon Père et qu'Il m'aime.... Je pense qu'Il est aussi le Père des autres, de mes parents, de mes frères, et je le prie pour eux.... Et alors, je l'adore, et je lui dis que je l'aime....

Quelque chose est plus beau que cette voûte immense ;

Quelque chose est plus doux que la nature en fleur,

C'est votre voix, mon Dieu, parlant dans le silence,

C'est vous dans notre cœur.

MARIE-JEANNE.

LE SOMMEIL DES ENFANTS.

Dans leurs berceaux, près de leur mère,
Quand dorment les petits enfants,
Ne croyez pas que sur la terre
Restent ces endormis charmants.

Non, non : toujours des anges viennent
Qui les emportent dans leurs bras,
Et qui, dans les cieux, leur apprennent
De beaux jeux qu'ils ne savaient pas.

Et quand la mère se réveille
Et veut voir entre ses rideaux
Son petit enfant qui sommeille,
La nuit, dans un heureux repos,

Les anges vite le ramènent,
Dans son lit le recouchent bien,
Et près du berceau s'entretiennent
Sans que la mère en sache rien.

Mais dès qu'une faute première
A flétri leurs douces vertus,
Les enfants restent sur la terre,
Les anges ne reviennent plus.

LÉON GAUTHIER.

PENSÉE.

Le premier pas que doit faire celui qui veut suivre Jésus-Christ, c'est de renoncer à soi-même, c'est-à-dire à ses sens, à ses passions, à sa volonté, à son jugement. Tous ces sacrifices sont nécessaires ; tous sont agréables à Dieu.

S. VINCENT DE PAUL.

LA SAINTE EUCHARISTIE

ET LES SAUVAGES.

Monseigneur Durieu, des Oblats de Marie, évêque de Marcopolis et missionnaire dans l'extrême Nord de l'Amérique, écrivait en date du 8 octobre 1880 :

“ Laissez-moi vous parler de ma visite à une tribu sauvage vivant dans les montagnes. La journée était belle, mes compagnons étaient gais, ils conduisaient la *robe violette*. Quand je disais mon bréviaire, mon chapelet, etc., ou que je faisais une lecture, le chef de la bande disait aux “ autres : Notre Père, la robe violette, s'entretient avec le “ Chef d'en haut. Taisons-nous, et laissons aller notre “ cœur auprès de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie ; disons- “ lui de nous aider à être bons. ” Tous alors se taisaient jusqu'à la fin de mes prières.

“ Ces bons néophytes ont une grande dévotion envers la sainte Eucharistie. Leur plus grand bonheur est d'aller prier Notre-Seigneur dans son Tabernacle. Les petites filles de six à dix ans vont au bon JÉSUS, par groupes de quinze ou seize. La plus âgée parle au nom de ses compagnes. Voici une de leurs adorations enfantines :

“ O grand chef JÉSUS-CHRIST, tu es venu demeurer avec nous. Oui, tu es là, dans cette petite maison (Tabernacle), je ne puis pas te voir, tu as voulu te faire si humble, tu t'es caché sous l'apparence du pain. Mais je sais que tu es là, toi qui es venu sur la terre, qui es mort pour nos péchés, qui es maintenant assis à la droite de DIEU le Père. C'est toi qui as voulu te mettre dans l'Eucharistie et rester avec nous. Tu es ici dans l'église, tu me vois à genoux, tu entends ma prière. O bon JÉSUS ! nous ne voulons pas que tu restes tout seul, nous voulons te tenir compagnie ; nous voulons te dire que nous t'aimons beaucoup, plus que notre père et que notre mère. Rends bon notre cœur, rends-le fort contre le péché, afin que nous corrigions le mal qui est en nous et que nous puissions bientôt te faire

entrer dans notre cœur. O JÉSUS ! vois comme nous t'aimons ! Pour toi nous serons obéissantes, chastes, et patientes.... ”

Telle est la foi de ces pauvres sauvages.—Et la nôtre ?..

PENSÉES DU CURÉ D'ARS

SUR L'EUCARISTIE.

“ Lorsque vous voyez une église, disait le Curé d'Ars, c'est la maison de DIEU : il y est en corps et en âme ! Et si vous passez près de l'église, vous y entrez pour adorer Notre-Seigneur. Comment peut-on passer près d'un ami sans lui souhaiter le bonjour ? Et Notre-Seigneur n'est-il pas notre meilleur ami ?

“ Lorsque la cloche vous appelle à l'église, si l'on vous demandait : “ Où allez-vous ? ” vous pourriez répondre : “ Je vais nourrir mon âme. ” Si on vous demandait, en vous montrant le Tabernacle : “ Qu'est-ce que c'est que cette porte dorée ? — C'est l'office, c'est le *garde-manger* de mon âme. — Quel est celui qui en a la clef, qui fait les provisions, qui apprête le festin, qui sert à table ? — C'est le prêtre. — Et la nourriture ? — C'est le précieux Corps et le précieux Sang de Notre-Seigneur.. ” O mon DIEU ! mon DIEU ! que vous nous avez aimés ! .

CONCOURS DE JUILLET.

I. ÉNIGME.

De la terre je suis un utile produit,
 Et mes nombreux travaux honorent ma patrie.
 On me mange toujours à table avant le fruit,
 Et je dus mes succès au feu de mon génie.
 Je pare un entremets, ou je peins la douleur ;
 Je colore un bouillon, j'occupe la pensée,
 J'apaise l'appétit, ou je touche le cœur.

Parfois je suis le feu, parfois je suis glacée ;
 On me trouve partout, au collège, au salon,
 A la cuisine, au bois, en maroquin, ou frite.
 Dans un temple fameux, on révère mon nom,
 Et je cuis dans une marmite !

II. DEVINETTE.

Trois petits garçons et deux petites filles ont chacun à leur prénom les quatre mêmes premières lettres ; quels sont ces cinq prénoms ?

III. CHARADE.

Mon *un* est excellent poisson ;
 Mon *deux* est utile en musique ;
 Mon *trois* fait toujours la chanson ;
 Pour nier, *quatre* est en pratique :
 Il gît au cœur d'un banneret
 Et ne se voit pas en basalte.
 Quant à mon *tout*, c'est le bonnet
 Du noble grand maître de Malte.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE JUIN.

I. La lettre X.—X... de l'école St-Laurent, 1966, rue Ste-Catherine, Montréal.

II. On place un œuf entre chacune des personnes ; 4 suffisent pour les cinq personnes.—Mme Tourangeau, Varennes.

*Boîte du Bulletin Eucharistique,
 B. P. 2261, Montréal.*

AUX PRIÈRES.

Sœur François-Xavier, Sœur de la Providence. Montréal.
 “ Anatole “ “ “
 “ Godon, Hôpital général, des Sœurs grises, Montréal.
 “ Marie-Claire Primeau “ “ “
 “ Malvina Dubé, dite Sénéchal, Cong. de Notre-Dame.